

L'initiatrice

pietro pizzuti

1er. Quiconque aura pratiqué, facilité ou favorisé toute forme de mutilation des organes génitaux d'une personne de sexe féminin, avec ou sans consentement de cette dernière, sera puni d'un emprisonnement de 3 ans à 5 ans. La tentative sera punie d'un emprisonnement de 8 jours à un an.

2. Si la mutilation est pratiquée sur une personne mineure ou dans un but de lucre, la peine sera la réclusion de 5 ans à 7 ans.

§ 3. Lorsque la mutilation a causé une maladie paraissant incurable ou une incapacité permanente de travail personnel, la peine sera la réclusion de cinq ans à dix ans.

§ 4. Lorsque la mutilation faite sans intention de donner la mort l'aura pourtant causée, la peine sera la réclusion de dix ans à quinze ans.

§ 5. Si la mutilation visée au § 1er a été pratiquée sur un mineur ou une personne qui, en raison de son état physique ou mental, n'était pas à même de pourvoir à son entretien, par ses père, mère ou autres ascendants, toute autre personne ayant autorité sur le mineur ou l'incapable ou en ayant la garde, ou toute personne qui cohabite occasionnellement ou habituellement avec la victime, le minimum des peines portées aux §§ 1er à 4 sera doublé s'il s'agit d'un emprisonnement, et augmenté de deux ans s'il s'agit de réclusion.

Les auteurs (parents et/ou exciseuse) peuvent être poursuivis pour une excision faite en Belgique, en Europe ou en Afrique lors d'un séjour pendant les vacances.

Toute personne, médecin ou simple citoyen, qui a connaissance d'un risque d'excision doit signaler les fillettes en danger pour les protéger en s'adressant à un poste de police ou en appelant le n° 101(police)/le n°112(numéro d'appel d'urgence européen)

Article 409 du Code Pénal belge-extrait (en vigueur depuis le 1er avril 2001)

« Si certaines pratiques culturelles peuvent paraître irrationnelles ou destructrices de l'extérieur, elles ont une signification et une fonction particulières pour ceux qui les respectent. Cela dit, la culture n'est pas figée, elle doit constamment faire l'objet d'adaptations et de réformes. Les populations modifieront leurs comportements lorsqu'elles comprendront que ces pratiques sont dangereuses et avilissantes et lorsqu'elles parviendront à la conclusion qu'il est possible d'y renoncer sans abandonner des aspects importants de leur culture. »

Déclaration conjointe-extrait OMS/UNICEF/FNUAP, 1997

à toutes celles qui souffrent dans leur chair pour concilier tradition et droits humains

La pièce :

Une femme blanche découvre, dans un appartement vide dont elle a les clés, une jeune femme noire qui semble squatter. Elle est la fille de Nura, jadis sa femme d'ouvrage. Nura a été condamnée pour avoir pratiqué l'excision. Après avoir purgé sa peine, elle est repartie dans son pays. La femme blanche ne l'a jamais revue.

Les personnages :

A : Adama, jeune femme noire

B : La femme blanche

1. Les clés

Un appartement vide. Seule une chaise en bois, aux formes courbes, ponctue l'espace. La femme blanche est entrée. Elle découvre la jeune femme noire couchée par terre...

B : Qui êtes-vous ? *(la jeune femme noire se réveille en sursaut, se recroqueville, s'adosse au mur et serre contre elle un sachet en plastique contenant ses effets personnels ainsi que son pardessus sur lequel elle était couchée)* ... Qu'est-ce que vous faites-là ? *(la jeune femme noire est effrayée)* ...Comment êtes-vous entrée ? Qui êtes-vous ? Par où... *(elle ne termine pas sa phrase, se précipite dans les autres pièces, fait le tour de l'appartement, inspecte, puis reparaît)* Je ne comprends pas... qu'est-ce que vous faites ici ? Par où êtes-vous entrée ? Vous êtes là depuis quand ? *(la jeune femme noire ne répond pas)* Vous parlez français ? *(la jeune femme noire se tait)* Vous êtes entrée par où ? Quelqu'un vous a ouvert ? *(la jeune femme noire se tait)* Vous comprenez que vous n'avez rien à faire ici... je... Vous vous cachez, c'est ça ? Je ne vous veux aucun mal, mais vous ne pouvez pas rester ici sans vous expliquer, vous comprenez ? Nous allons avoir des problèmes, vous et moi, vous vous en doutez, non ? Ce n'est pas vrai ! Écoutez, je ne veux pas vous... je ne sais pas qui vous êtes... je... je ne comprends

pas comment vous êtes entrée ici... je n'ai rien à voir avec ça, j'ai déjà eu des problèmes... il y a longtemps... vous ne comprenez pas... j'ai un grand respect... mais je ne veux plus revivre ce que j'ai vécu... vous entendez ! Vous ne me dites rien et vous voudriez que je reste là à vous regarder tranquillement ? Pourquoi moi, hein ! Pourquoi moi ! *(elle se calme petit à petit)* Vous n'y êtes pour rien non plus, je m'en doute... Nous n'y sommes pour rien... ni vous ni... (...) ça vous tombe dessus ... Je voudrais (...) vous aider... Vous avez besoin d'aide ? Est-ce que vous avez besoin d'aide ? *(elle respire... Un long silence. La jeune femme se redresse, toujours assise contre le mur, la femme blanche la regarde, consternée)* Excusez-moi... je suis... la situation est... *(elle prend sa tête dans ses mains)* Écoutez... je veux savoir comment vous êtes entrée, c'est tout. Vous comprenez ce que je dis ? Par où *(elle fait des gestes)* vous entrée ? Par où venir ici, vous ? Où ? Comment ? Je n'ai aucune intention de vous faire du mal. (...) *(elle sort son téléphone portable de son sac à main, la jeune femme noire l'aperçoit, tout à coup, elle s'interrompt, la jeune femme vient de lui mettre des clés sous les yeux, elle les fixe interloquée)* Qu'est-ce que... *(et d'un geste félin elle les attrape, comme si elle récupérait un trésor, puis hésite, se précipite vers la porte d'entrée, introduit les clés dans la serrure pour vérifier s'il s'agit*

bien d'un double des clés de l'entrée, c'est le cas, elle ne comprend pas) Où avez-vous eu ces clés ? Qui vous les a don... ? *(elle ne termine pas sa phrase, elle entend la jeune femme qui dit)*

A : Nura.

(À ce nom, la femme blanche pâlit. Un long silence.)

B : Vous êtes... Adama ? *(la jeune femme acquiesce, la femme blanche ne peut réprimer ses larmes, laisse s'installer un long silence, se mouche et respire)* Vous parlez notre langue ?

A : Oui.

B : Les clés c'est votre mère ?

A : Oui.

B : Qu'est-ce que vous me voulez ? *(un long silence)* C'est très... ce n'est pas facile pour moi de... *(un long silence)* Je ne m'attendais pas à vous... (...)

A : Oui.

B : (...) Je... Je ne peux rien pour vous.

A : Non.

B : Je ne sais pas ce que vous cherchez. *(silence)* Ce qu'elle vous a dit. *(silence)* Il faudra que vous partiez.

A : Oui.

B : Je ne pense pas que je puisse... je veux dire...

A : Vous pouvez.

B : J'ai... j'ai oublié et je ne souhaite pas...

A : Nura...

B : Elle aussi, a oublié, j'en suis sûre.

A : Non.

B : C'est loin. C'est fini.

A : Elle m'a dit de venir.

B : Vous parlez (...) français, c'est ça ?

A : Oui.

B : Vous avez joué à quoi ? (*silence*) Pourquoi vous m'avez laissée dans ce... ?

A : Vous m'avez fait... peur.

B : C'est ça. Qu'est-ce qu'elle veut ? (*silence*) Votre mère, qu'est-ce qu'elle me veut ?

A : Rien.

B : Elle est retournée dans son pays ?

A : Oui.

B : Elle vous a parlé de moi ?

A : Oui.

B : C'est du passé. Je ne peux plus rien. Je ne sais pas ce que vous êtes...

A : Elle veut aider les autres.

(*Un silence*)

B : Qui ?

A : Nura.

B : Aider ?

A : Oui.

B : Pour quoi faire ?

A : Changer.

B : Je n'y suis pour rien. Je...

A : Je suis venue.

B : Il ne fallait pas.

A : Elle m'a dit de vous dire...

B : Attendez, je vous...

A : J'ai besoin de vous.

B : Je ne peux plus.

A : Je devrais me reposer, je...

B : Je ne vous veux aucun mal.

A : ... Je peux me reposer ?

B : Je ne sais pas... oui.

A : Je partirai.

B : Je ne m'attendais pas à... je...

A : Un jour, deux jours.

B : C'est ça. Pas plus. (*silence*) S'il vous plait... Vous comprenez ?

A : Oui.

B : Je le regrette. Je ne peux pas faire autrement.

(Un silence)

A : Je partirai.

B : Bien.

A : Nura m'a dit de vous...

B : Je dois quitter cette maison.

A : Je comprends...

B : Ce n'est pas ça, je... si vous avez besoin de repos... Ici, je ne peux pas vous... Deux jours. Après je dois quitter... (...) Vous comprenez ?

A : Oui.

(Un silence)

B : Vous êtes jeune. Je vous imaginais autrement.

A : Nura a dit qu'au début...

B : Je dois reprendre ces clés.

A : ... vous n'écoutez pas... elle a dit qu'après vous poserez des questions (...).

B : Ici tout à changé. Tout.

A : Vous êtes comme elle m'a dit.

B : Tout. Moi aussi. (...)

A : Reprenez-les. Elles sont à vous.

B : Hm ?

A : Vos clés.

B : Oui. Je dois. Vous n'avez pas besoin de sortir. Il y a de quoi vous nourrir, au frigo. Deux jours. Après vous partirez. Je repasserai (...). Vous avez besoin de quelque chose ?

(Un silence)

A : Non. *(silence)* Merci.

B : Je ne veux pas savoir ce que vous êtes venue chercher.

A : Nura a dit que vous comprendriez.

B : Je ne veux pas.

A :...

B : Je ne souhaite pas... revivre...

A : Elle ne pense pas...

B : Je ne veux pas savoir ce qu'elle pense !

A : Elle ne vous reproche rien.

(Un temps)

B : Qu'est-ce que vous dites ?

A : Elle ne vous...

B : Il ne fallait pas venir.

A : Vous lui avez promis.

B : Pardon ?

A : Je suis venue pour ça.

B : Promis ?

A : Je suis venue continuer ce que vous avez commencé.

B : C'est trop tard.

A : Je suis la fille dont elle ne veut plus avoir honte. Vous lui avez promis de m'aider.

B : Je ne vous connais pas, je...

A : Je suis là.

B : C'est trop tard.

A : Pas pour moi.

(Un silence)

B : Vous êtes... (...) la plus jeune.

(Un silence)

A : Je suis celle dont vous ne savez rien.

B : Vous avez fui, puis vous êtes revenue.

A : Mensonge.

B : Pardon ?

A : Elle vous a menti.

B : Toutes les mères mentent. Par amour. Vous le ferez.

A : Vous mentez à vos enfants ?

B : Je n'en ai pas.

(Un silence)

A : Elle vous a dit que j'étais devenue (...) femme ?

B : *(tout à coup tendue)* Qu'est-ce que vous voulez...

A : Elle vous l'a dit.

B : Je ne voudrais pas...

A : Elle vous a dit « circoncise » ?

(B tressaille, puis ferme les yeux, respire profondément et acquiesce)

A : Elle a menti.

B : Je ne veux pas savoir...

A : Par amour.

B : Voilà.

A : Je suis entière.

B : Je ne te crois pas.

A : Comme Saint Thomas.

B : Pardon ?

A : Vous vous souvenez ? *(elle adopte un ton étrangement incantatoire)* Le saint du toucher, qui croit du bout des doigts. *(elle s'approche de B)* C'est un beau saint. Il doute...

B : *(comme aimantée)* Je ne crois pas que...

A : ... son doute annonce ta civilisation... rationnelle, conquérante, dévastatrice *(elle lui prend la main, B se laisse faire, elle la glisse sous sa jupe, sans violence et la guide jusqu'à son sexe intacte)* à la peau blanche, à l'âme intacte. Je suis intacte. Maintenant tu sais que ma mère t'a menti.

(B retire sa main, troublée)

B : Je vais chercher de l'eau. *(elle disparaît dans la cuisine)*

2. Comme sang qui pleut du ciel

La lumière a changé, il y a une carafe d'eau et deux verres

B : Nura, ta mère, m'avait dit qu'avant de partir elle t'avait fait ta toilette. Pour que tu deviennes une femme comme tes sœurs.

A : Pour un mari ?

B : Oui.

A : Une femme qui vaut cher, alors. Troquée contre cinq bêtes ou une nouvelle maison.

B : Elle a dit : une femme pour fonder une famille. Pour l'honneur des siens. Elle a dit que vous étiez presque neufs...

A : Presque...

B : ...elle vous avait quittés, fière de vous laisser sains et beaux. Tes frères : conquérants.

A : Des hommes.

B : Tes sœurs et toi : vierges et travailleuses. Son futur.

A : Sans moi.

B : Elle savait que ses filles feraient comme elle. Elle ne s'est pas trompée.

A : Non.

B : Elles referaient ce que leurs mères ont fait. Elles en feraient des femmes comme elles.

A : Je ne suis pas comme elles. (*silence*) Je ne suis pas le futur de ma mère. Je suis celle dont elle ne veut plus avoir honte. J'ai interrompu le sang versé. Je suis un caillou dans son ventre...

B : Il ne fallait pas...

A : L'entière.

B : Tais-toi !

A : L'impure. Femme fendue-femme foutue. Bonne à fourrer.

L'impure au sexe béant. Trop large pour le plaisir.

B : Ne dis pas...

A : La femelle inachevée... au vagin bordé des lèvres du diable.

L'accoucheuse d'avortons.

B : Arrête !

A : Changés en petits monstres, pour avoir frôlé le reste de gland

à la sortie de mon sexe non coupé. L'immonde souillée par le

résidu d'homme qui orne ma fente. Je suis la honte de ma race.

Bannie de mes dieux et des miens, la « presque » neuf. Je

suis...

B : Tais-toi ! (*silence*) Tu te bats contre ce qui t'unit aux tiens.

A : Je suis ce qui nous désunit.

B : Une coutume ancienne... (...)

A : Barbare.

B : ...ça ne changera que si ton peuple change...

A : Nura dit comme toi...

B : ... Que s'il change et comprend.

A : Quoi ?

B : Ce que tu as compris. Ne sois pas impatiente.

A : La patience... est un luxe de riches.

B : Des peuples entiers doivent comprendre...

A : Nous les pauvres nous avons la résignation.

B : Ce n'est pas une maladie.

A : C'est toute notre patience. La résignation est un temps mort.

Je ne suis pas résignée. Je veux arrêter le massacre.

B : Ils doivent comprendre qu'ils ne renoncent à rien en y renonçant. Ça prendra du temps.

A : Tu m'aideras.

B : Fais confiance au temps.

A : La confiance aussi est un luxe.

B : Tu peux te l'offrir.

A : Toi aussi tu mens.

B : Le mensonge a sauvé ta mère.

A : Sauvé ? Même de la prison tu n'as pu la sauver.

B : Et toi ?

A : Moi ?

B : Qui t'a épargnée ?

A : Katoucha, l'aînée de mes sœurs.

B : Comment ?

A : Tu poses des questions... tu vois, tu n'as pas changé.

B : Tu as fais ?

A : À l'âge d'être coupée, mon père est mort alcoolique. Nura, ma mère orpheline, noyée de douleur, a renoncé à la coutume qui lui imposait d'abord de couper avec la lame du rasoir ou un tesson, comme on coupe les couilles du goret, mes organes de jouissance et les lèvres de mon sexe, ensuite de recoudre la chair à vif, pour qu'elle se referme jusqu'à ce que le premier homme vienne la rouvrir de son membre gorgé. Ainsi laissée entière, à mi-chemin (...), entre poupée et pondeuse, mes sœurs ont vu mûrir mon sexe intact, doux comme un fruit promis. Le temps a passé. Le temps... tu vois ? À la veille de mes règles, Katoucha, sœur aimée, savait que notre mère ne renoncerait pas une seconde fois à la cérémonie des femmes, avant de quitter le pays. Alors, elle m'a emmenée chez la coupeuse, elle l'a payée pour qu'elle entaille mes chairs innocemment, sans me causer aucun mal, et se taise à jamais. De retour au foyer, notre mère nous a fêtées, sans se douter du mensonge qui m'épargnait. Mais la veille de son départ, les femmes du village se sont réunies pour le lui révéler. Furieuse, elle est venue me chercher sans me trouver. Ma sœur aimée, à l'aube du même jour, m'avait réveillée et emmenée dans la brousse, où elle m'avait

cachée. Notre mère, bouillante de rage, (...) ne m'a trouvée nulle part. Elle a interrogé ma sœur qui lui a avoué, (...) elle a voulu lui expliquer. Ma mère n'a rien voulu entendre. Elles se sont empoignées. Devant l'assemblée des femmes, ma mère l'a battue et (...) chassée de notre village. Quelques jours plus tard, meurtrie et déshonorée, Nura ma mère est partie pour l'Europe, pleine de honte, sans nouvelles de moi, sans les vœux des plus vieilles, à jamais offensées.

(Un temps)

B : Pourquoi elle m'a menti ?

A : Par honneur.

B : Elle m'a dit qu'elle t'avait donné le nom du premier homme.

A : ... Pour que je ne rougisse pas d'être la dernière des femmes.

B : Pour que tu sois la première à le porter.

A : Quand la mère ment, le soleil rougit.

B : Elle a défendu ses racines.

A : Elle les défend toujours.

B : Je n'y peux rien.

A : L'impuissance est le baume de notre conscience.

B : Ma conscience le mérite.

A : Si tu le dis.

B : Oui.

A : (...) Je n'en ai plus. À quoi servirait le baume qui la soulage. Inconsciente, je pleure le carnage de la chair de ma chair. Tu es à l'abri, ici. Loin des villages de terre rouges comme sang qui pleut du ciel... des rues jonchées des corps de mes sœurs mourantes (...) recouvertes de mouches et d'abcès. Sourde aux cris...

B : Non.

A : ...de celles qui, mal recousues, se vident. Insensible aux râles...

B : Tu ne sais pas...

A : ... de celles qui enfantent redéchirant leur sexe à jamais. Sans pitié pour les frigides,...

B : ... ce qui me lie à elles.

A : ... les stériles, les malades (...) au sang infecté et les miséreuses qui ne peuvent plus retenir ni urines ni selles et se vident à tout moment (...).

B : Tu n'as pas le droit.

A : Non. Je ne l'ai pas. Ma mère l'a pris comme tant d'autres. Tout comme elle le prenait ici. Les ancêtres le lui donnent, c'est ça ?

B : J'ai fait tout ce que j'ai pu.

A : En la protégeant comme une femme blanche protège sa bamboula ?

B : Ne juge pas.

A : Tu as eu des scrupules à la « civiliser » ? Dommage ! Pour une fois ça aurait sauvé des vies, tu...

B : Tais-toi ! Tu ne sais rien.

A : Tu as raison. Je ne sais rien et toi non plus de ce qu'endurent mes sœurs charcutées à qui on a amputé la femme. Rien de ce qui reste d'un corps à qui on a coupé la volupté. Trésor des trésors dont nous jouissons toi et moi et auquel elles avaient droit. Rien, sauf que je mourrais si je ne faisais rien.

B : Ta mère est prisonnière de...

A : Tant pis pour elle !

B : De vos hommes !

(Un silence)

A : C'est pour ça que tu l'as protégée ?

B : Tu sors tes griffes trop tôt.

A : J'ai appris dans la brousse. J'y ai fui le joug des mâles qui dicte à ma mère sa boucherie.

B : Justement, ce n'est pas elle...

A : Pourquoi acceptent-elles toutes ! Ils ne nous prennent que si nous sommes mutilées. Pourquoi l'acceptent-elles ?

B : C'est une coutume. Séculaire. Elle avait un sens.

A : Plus maintenant !

B : Elle organisait la vie de tout un peuple qui le revendique. La modifier est possible. C'est un long travail qui doit se faire sans violence. Si tu la criminalises, tu risques de...

A : Si tu la quoi ? ...

B : Tu ne peux pas les rendre coupables...

A : Dis le leur !

B : Elle ne peut mener son combat seule, où elle est...

A : Pourquoi l'as-tu laissée partir ?

B : Tu ne sais rien...

A : Explique-moi.

B : Je n'ai pas eu le choix...

A : Qui arrêtera le sang versé, si elle ne donne l'exemple ?

B : Tu pourrais commencer.

A : Que ne le lui as-tu répondu, quand elle te l'a demandé.

B : Si elle me l'avait demandé, tu ne serais pas là.

A : Tu as commencé avec elle. Re commençons ensemble. Elle...

B : Elle n'est pas capable de changer.

A : Elle a besoin de toi. Elle a commencé à changer avec toi.

Aujourd'hui, dans son pays elle veut...

B : Elle obéira. (...)

A : Tu ne lui as pas appris à désobéir, à cause de ton respect de blanche pour sa culture de noire, c'est ça ?

B : À trop la poursuivre, ta proie t'échappe.

A : Répond ! Tes scrupules de blanche t'on rendue impuissante, c'est ça ? Et tu as préféré la protéger pour ne pas te culpabiliser de tes réflexes de supériorité, au lieu de l'aider à changer...

B : Changer ? Tu ne comprendras rien dans la violence !

A : JE LA VIS ! TU N'A RIEN À ME FAIRE COMPRENDRE QUE JE NE VIVE DANS MA VIANDE VIOLENTÉE ! ET CELLE DE MES SŒURS !

(Un silence)

B : J'ai eu peur.

A : Comme nous toutes.

B : J'ai voulu comprendre. Pour pouvoir l'aider. Je savais qu'en l'aidant à médicaliser la pratique je... l'autorisais. C'était un risque à courir pour...

A : Et tu as laissé Maman Nura couper, saigner et recoudre. Couper, saigner et recoudre. *(silence)* Ne laissant parfois que l'orifice minuscule pour le sang menstruel qui s'écoule mal et fini par pourrir mêlé d'urine et de pus. Maman charcutière, maman mutilante qui a peur de muter. Maman prisonnière des mâles et du marché de la reproduction de l'espèce.

B : Tu es venue me le reprocher ?

A : Je ne suis pas venue t'absoudre.

B : (...) ...

A : Tu l'as dénoncée ?

(Un long silence)

B : Pourquoi tu me le demandes ?

A : Tu portes sa dénonciation comme un caillou dans ton ventre.

B : Ne dit pas ça. Ne le dit jamais.

A : Comme un relent d'égouts. Le serpent toujours prêt à revenir au nid pour dévorer ses œufs. Vas-y, lave-toi la femme blanche, lave par la fille le sang que tu as laissé couler impunément par la mère. Tu te rachètes à bon prix.

B : Si je l'avais dénoncée, je l'aurais fait pour...

A : Pour qu'elle soit punie.

B : ...Pour l'aider à changer. Je te l'ai dit.

A : Mais tu l'as laissée faire.

B : Pour la même raison.

A : L'aider à changer ? Pendant qu'elle astiquait ta maison et repassait ton linge, en échange de ton silence et de sa paie ?

B : Je t'ai dit que j'ai fait pire. Je l'ai convaincue d'opérer sous anesthésie. Je lui ai fourni le nécessaire. J'ai souvent suturé ou retiré les fils et fait les pansements...

(Adama se tait, prend sa tête dans ses mains, un long silence)

A : Tu risquais la prison.

B : Oui.

A : Tu te serais payée un bon avocat. Elle, tu l'as laissée sans.

B : Tu te trompes. C'est elle qui n'en a pas voulu.

(Un silence)

A : Elle voulait commencer à changer ?

B : Le sang que tu pleures coule depuis le début du monde. Il est possible de l'arrêter... de le remplacer par un geste innocent (...).

A : Il est temps (...).

B : Tu sais le poids de la tradition qui pèse sur...

A : Sur la peur comme un poids mort, oui ! La peur qui pousse mes sœurs à demander la mutilation pour ne pas devenir la paria que je suis. La même peur qui fait trembler maman Nura de ne plus être la passeuse respectée, la femme qui enfante les femmes. Maman Nura qui par peur fait ce qu'on lui a fait et se venge d'être devenue vieille sur les jeunes filles en fleur, en la leur coupant...

B : Ne dis pas cela. Faire évoluer la pratique (...) vers une cérémonie symbolique est un travail de...

A : Nous mourrons toutes avant.

B : Tu vis...

A : Elle t'en a parlé pourtant. Elle t'a dit le rouge de chacune des rigoles qui à la sortie du village s'unissent en torrent, sous les yeux des mères (...) courbées qui le regardent dévaler en ruisseau jusqu'au village voisin et grossir, déferlant en cascades, noyant depuis les rochers toute la campagne et s'engouffrant en

un lac carmin qui mène l'immense fleuve de sang jusqu'à la mer... tu l'entends dans ma bouche ? Un sang vieux comme la domination de l'homme sur notre sexe domestique ou la puissance des riches qui imposent la coutume aux pauvres, discriminant les femmes non coupées de celles préparées au mariage des pharaons QUI CHERCHENT LA JOUISSANCE PAR LE PLUS PETIT TROU... TU L'ENTENDS DANS MA BOUCHE ?

B : Tu es l'exemple de ce qui peut changer.

A : Tu l'entends ?

B : Ta course est semée de pièges.

A : Autant que celle qui ramène ma proie vers moi.

B : Tu es l'exemple. Par l'enfant que tu portes.

(Un silence, Adama baisse les yeux, un long temps)

A : Tu as...

B : J'ai touché. Comme Saint Thomas.

(Un silence)

A : Tu m'aideras ?

B : Tu es venue le faire naître ?

A : Oui.

B : Pourquoi ici ?

A : Nura.

B : Quoi ?

A : Elle ne veut pas que les femmes m'excisent en m'accouchant.

(Un silence, B disparaît dans une des pièces, on l'entend ouvrir un placard, elle revient avec des couvertures et des oreillers, elle les tend à Adama)

B : Le chauffage est coupé. Je n'ai rien d'autre.

A : *(les prenant et improvisant une couche)* Merci.

B : Je reviendrai. *(elle va pour sortir, puis revient sur ses pas et tend les clés à Adama qui les prend)* Ferme à double tour et garde-les. *(elle sort)*

3. Du bout des lèvres

Deux jours plus tard, il y a des fruits

B : Où est ton homme ?

A : Il est resté au pays.

B : Il t'aime ?

A : Comme le vent qui caresse les champs de mil à la fin de la saison des pluies.

B : Vous êtes... mariés ?

A : Oui.

B : Tu portes l'enfant de l'amour ?

A : Il m'a acceptée comme je suis. Entière. Il est le premier dans tout le village. Nura a dit que ça nous aiderait à...

B : Quand as-tu retrouvé ta mère ?

A : Plus tard. Quand je suis partie à la ville.

B : C'est là que tu as étudié ?

A : Oui.

B : Qui t'a aidée ?

A : Quand j'ai fui dans la brousse, j'ai trouvé refuge dans une étable. Je m'occupais des chèvres et on m'y laissait en paix. Un jour, un marchand s'est arrêté pour m'acheter du fromage et du lait. Il m'a dit que si je doublais les rations pour le même prix, il m'emmènerait à la ville. Je lui ai répondu que je ne pouvais pas

faire ce qu'il me demandait parce que ce n'était pas juste. Il m'a sourit et m'a dit que, si je voulais, il m'emmènerait quand même. En route je m'occuperais de son troupeau et... de lui. Il était très doux. Après trois jours nous sommes arrivés à la ville. Il m'a demandé si je savais où aller. Je ne savais pas. Il m'a proposé de travailler pour lui et de me payer. Le soir j'étudiais. J'ai réussi mes cours et j'ai trouvé du travail. Un soir, je suis restée travailler plus tard. Deux femmes sont entrées, pour nettoyer les bureaux. L'une d'elle... était Nura, ma mère. (...)

B : Elle t'a raconté ?

A : Elle avait beaucoup changé.

B : Elle t'a dit que je l'avais... trahie ?

(Un silence)

A : Elle a besoin de toi.

(Un silence)

B : Nous avons beaucoup avancé. Beaucoup.

A : Oui.

B : Un jour elle m'a avoué ce qu'elle faisait. Je lui ai dit que je ne la jugerai pas, que je n'intenterai rien, mais que je mettrai tout en œuvre pour la convaincre que ce qu'elle faisait était dangereux et... portait atteinte à la personne humaine.

A : Elle ne t'a pas entendue.

B : Elle m'a promis de me convaincre à son tour que c'était une pratique nécessaire... elle a dit pour la première fois le mot rite, elle a parlé d'un rite de passage. Millénaire. Une coutume qui assure, par la femme, la prospérité de toute la communauté.

A : Elle t'a convaincue ?

B : Six mois plus tard, nous campions sur nos positions, mais n'avions pas été à court d'arguments ni l'une ni l'autre.

A : Tu aurais pu lui dire...

B : Je lui ai dit... Je lui ai dit que je continuerais de l'aider à condition qu'elle renonce progressivement.

A : Et ?

B : Elle m'a demandé du temps. Quelques jours plus tard, elle m'a dit qu'elle accepterait, si je l'aidais à parler aux femmes immigrées et à la communauté des parents d'ici. Pendant des mois j'ai rencontré des mères et des parents de plus en plus nombreux. Nous parlions. Le dialogue était très difficile mais possible. Puis la loi...

A : Comment l'avais-tu rencontrée ?

B : Une agence...

A : Pour ?

B : Je cherchais une aide à domicile. Ma mère était malade. Elle s'est présentée...

A : Elle venait d'arriver ?

B : Oui. Elle a aidé ma mère à mourir pendant près d'un an. Elle l'a soignée comme si elle avait été la sienne.

A : D'une mère à l'autre.

B : Maman s'est éteinte dans ses bras, le sourire aux lèvres... bercée de douceur et de respect. Sereine, elle a pu se séparer de la vie qui la quittait. Elle l'appelait Nurange.

A : Nurange... ma mère.

(Un temps)

B : Au bout d'un an, elle m'a demandé encore du temps. Les gens n'étaient pas prêts. Nous n'avions pas cessé de rencontrer des parents, des Imams, des filles, des mères,... Nous voulions leur faire entendre le danger physique d'abord, moral ensuite ; l'égalité des droits entre hommes et femmes, le respect du corps humain, de... la vie. Leur faire accepter qu'en abandonnant la pratique, ils ne bouleversaient pas pour autant l'ordre établi. Qu'il fallait évoluer vers autre chose... En tant que médecin, ils m'écoutaient. Nous commençons à faire circuler d'autres idées, en nous inspirant du travail que faisaient d'autres hommes et d'autres femmes dans ton pays. Nous faisons tout toutes seules. C'était intenable pour... *(elle soupire)*

A : Pour... ?

B : Pour ta mère surtout... elle continuait de pratiquer... à la demande des mères... et des pères d'ici.

A : Elle n'avait pas le choix. Si ?

B : Et nous nous sommes... épuisées... Les gens d'ici étaient plus rétifs au changement. Comme si le fait d'être loin des leurs les poussait à s'accrocher à la tradition et à leur culture comme à une bouée.

A : Des racines comme des chaînes.

B : Nous n'avons pas perdu espoir. Nous avons essayé d'expliquer que par eux, à partir d'ici, une nouvelle prise de conscience pouvait se répercuter jusque dans leur pays...

A : Ils ont eu peur.

B : (*elle acquiesce*) Ils nous ont accusées de les empêcher d'être eux mêmes. De vouloir leur dicter des modèles de comportement. Une autre culture... Nous leur avons répondu que nous respections la leur, mais qu'elle pouvait évoluer en renonçant à la cruauté. Que le chant des femmes, qui imposait à leur sexe la virginité, pour l'offrir comme le plus beau cadeau à l'époux honoré, pouvait être un chant d'amour et de respect, lors d'une nouvelle pratique inoffensive. Ce n'était pas facile.

A : Vous avez eu du courage.

B : La confiance de ta mère m'en a donné. (*silence*) Je ne l'ai pas trahie.

A : Pourquoi voudriez-vous que je ne vous croie pas ?

B : Je ne peux pas te le dire autrement.

A : Je l'entends.

B : Tu es venue me donner son pardon ?

A : Elle n'a rien à vous pardonner. Regardez-moi, la femme blanche. Cette fois la femme noire n'a RIEN À VOUS PARDONNER.

(B prend sa tête dans ses mains, un long silence, tout à coup Adama se contorsionne, en proie à une douleur aigue. B l'aperçoit, la soutient et la couche par terre)

B : Respire.

A : Oui.

B : *(elle va chercher quelque chose dans son sac, elle revient avec une petite bouteille, elle en met quelques goûtes sur un morceau de sucre et le lui tend)* Tiens, prends ceci. *(Adama s'exécute, B lui tend un médicament)* Et de ceci tu prendras trois granules matin, après-midi et soir, un quart d'heure avant de te nourrir. *(Adama prend trois granules et respire profondément, ses douleurs s'apaisent tout doucement)* Tu as eu des vomissements ? Des nausées ?

A : Beaucoup. Ça s'était calmé. Puis, ça a recommencé.

B : Quand ?

A : Il y a quelques jours, juste avant de partir.

B : On t'a donné des médicaments ?

A : Un mélange d'herbes, à boire.

B : Ça t'aide ?

A : Oui.

B : Il est où ?

A : *(elle indique ses affaires)* Dans le grand sac.

B : *(se dirigeant vers le sac et cherchant)* Tu es soignée pour autre chose ?

A : Non.

B : Tu ne prends aucun médicament ?

A : Non. *(lui indiquant)* Dans un petit sac en tissus rouge.

B : *(sortant un petit sac rouge et le lui montrant)* Ceci ?

A : Oui.

B : *(plonge sa main dans le petit sac et en extrait une pincée d'herbes sèches qu'elle renifle)* Je fais chauffer de l'eau... *(elle disparaît dans le cuisine)*

A : J'ai très mal par moments. Je... *(les douleurs la reprennent)* je suis désolée, je crois que je... je vais, venez ! au secours !...

(B arrive en courant de la cuisine, la soulève et la soutient jusqu'aux toilettes. On entend Adama qui vomit. Au bout d'un moment elles reviennent. Adama est pâle, mais semble apaisée. B la recouche, puis repart vers la cuisine. Elle revient avec un plateau et la tisane d'herbes qu'elle tend à Adama. Adama boit à petites gorgées la tisane et respire. Elle se calme)

B : Demain tu viendras avec moi. (*elle s'assied par terre près de Adama*)

A : Vous avez dit que vous deviez quitter cette maison ? (*elle tousse violemment*)

B : Qu'est-ce qui t'arrives... ?

A : (*se calmant*) Rien. Je tousse parce que je suis indiscreète.

B : En effet.

A : On dirait que vous avez commencé à la quitter.

B : C'est ça.

A : On dirait que c'est une décision difficile.

B : Ça l'est.

A : Et que vous n'avez pas envie d'en parler.

B : Voilà.

(*Un silence*)

A : Demain nous irons à l'hôpital ?

B : Oui.

A : Pour ?

B : Un contrôle.

A : Vous êtes inquiète ?

B : Non.

A : Merci.

B : Je suppose que tu n'as pas eu d'échographie ?

A : Non.

(Un temps)

B : Tu as rencontré ton homme en ville ?

A : Non. Au village.

B : Tu y es retournée ?

A : Avec Nura.

B : Comment s'appelle-t-il ?

A : Akan.

B : Il est de ton village ?

A : Non, du village voisin.

B : Et il t'a acceptée comme tu es.

A : Oui. Ça nous a unis.

B : Quand lui as-tu appris ?

A : Un jour, pendant les grandes récoltes. Nous nous
connaissions depuis un mois.

B : Et Nura ?

A : Elle m'avait dit que je devais lui mentir, si je voulais le garder
jusqu'au mariage. Et qu'après, elle m'aiderait.

B : Tu lui as menti ?

A : Non.

B : Il a accepté ?

A : Non, il est parti.

B : Nura avait raison.

A : Non.

B : Comment ça ?

A : Le mois suivant il est revenu.

B : Amoureux ?

A : Non, furieux.

B : Ah...

A : Il ne comprenait pas. Il était sûr que je n'étais plus vierge.

B : Pourquoi furieux ?

A : Il me reprochait de l'avoir séduit. Il en voulait à Nura de ne pas l'avoir prévenu et de m'accepter encore sous son toit. Il menaçait de me chasser du village et de réunir les sages. Je lui ai répondu que j'avais déjà fui le village une fois et que je n'avais plus peur de rien.

B : Et Nura ?

A : Elle lui a dit que s'il osait faire ça, il n'était pas un homme. En tout cas pas l'homme à qui elle aurait donné sa fille.

B : Nura...

A : Vous auriez dû l'entendre... elle lui a dit que sa fille n'avait pas eu besoin d'être coupée et recousue pour rester intacte pour l'époux qui la choisirait et à qui elle accepterait de se donner. Elle a ajouté que sa fille était un vrai joyau pour l'homme qui la prendrait pour femme. Qu'entière elle valait bien plus que cinq vaches ou une nouvelle maison.

B : Elle a dit ça ?

A : Oui.

B : Et ton homme ?

A : Il a demandé du temps pour réfléchir.

B : Il ne l'a pas crue.

A : C'est un lent.

B : Tu lui as laissé le temps ?

A : Oui.

B : Et puis ?

A : Je lui ai montré.

B : Montré quoi ?

A : Saint Thomas.

B : Ah.

A : Un soir, juste avant le début la saison des pluies, j'ai été le trouver, je lui ai dit qu'il avait assez réfléchi. Que s'il m'aimait il n'avait qu'à me suivre.

B : Bien joué.

A : Nous sommes sortis du village. Nous sommes allés à la source. C'est le seul endroit frais, à cette période de l'année. Surtout à la tombée du jour. C'est très beau. L'eau est fraîche comme la rosée du matin. Je suis entrée dans l'eau et lui ai dit de me rejoindre.

B : Il l'a fait.

A : *(elle acquiesce)* Nous nous sommes baignés... effleurés dans l'eau, nous étions excités comme deux gamins. Au bout d'un moment, je suis sortie. Je me suis retirée derrière les joncs et je me suis étendue sur le sable blanc encore chaud pour me sécher.

B : Tu lui avais dit de ne pas te suivre.

A : Il a désobéi.

B : Tu avais tout fait pour.

A : Oui. Il est arrivé tout mouillé et s'est secoué sur moi comme un jeune chien. J'avais juste eu le temps de passer mes mains sur un buisson d'herbes de la forêt et de me caresser les jambes et la poitrine. L'air sentait bon. Il s'est étendu près de moi. Je lui ai dit que s'il ne croyait pas que j'étais vierge, il pouvait me toucher.

B : Il l'a fait ?

A : Oui. Je lui ai dit que s'il voulait tout sentir en me touchant, il devait m'embrasser. Il m'a embrassée. Longtemps. J'étais toute mouillée...

B : J'ai compris. *(elle veut se lever)*

A : Je voudrais que tu... pardon, que vous entendiez la suite.

B : *(elle se réinstalle)* Tu peux me dire tu.

A : *(elle esquisse un sourire)* Au bout d'un long baiser, j'ai pris sa main. Je lui ai parlé doucement. Je lui ai dit que j'allais lui

faire toucher mon sexe. Je lui ai demandé si c'était la première fois qu'il touchait le sexe d'une femme. Il m'a dit oui. Je lui ai dit que j'allais lui expliquer comment jouissait une femme, une femme entière. Vierge comme moi. Il m'a dit qu'il le savait. Je lui ai dit que je voulais vérifier et j'ai gardé sa main dans la mienne. Tout en parlant j'ai guidé sa caresse. Ses doigts un à un se sont dénoués, puis se sont abandonnés dans les miens. Je les ai glissé entre mes cuisses et les ai conduits au bord de mes lèvres, ils en ont fait le tour. Je lui ai nommé chaque pli de ma peau. Nos yeux se fixaient. J'ai poursuivi en l'accompagnant. Au pied du petit mont il a découvert, fourré à la jointure des grandes lèvres, annonçant les plus fines, le minuscule bourgeon. Lorsqu'il l'a touché je n'ai plus eu de souffle. Il m'a embrassée encore. J'ai laissé ses doigts aux portes de mon joyau et lui ai proposé de poursuivre seul. Il l'a fait. Il a effleuré les fines peaux qui bordent l'entrée, les a écartés délicatement et est resté sur le seuil. Je lui ai fait signer d'entrer. Il n'a pas osé. J'ai redéposé ma main sur la sienne. De plus en plus prudemment l'ai guidé jusqu'à ma paroi intacte. Il a glissé le long de ma mousse lisse et ses yeux m'ont traversée. Ses doigts apprenaient la caresse. Parfois, ils m'effleuraient comme des ailes de colibris ou tout à coup, se faisaient à peine plus pressants pour tâter le plus petit plissé. Ses découvertes le faisaient frissonner. Je le sentais

s'émouvoir et lui chuchotais mon plaisir. Il écoutait consciencieux, au milieu de son souffle haletant. Petit à petit, il s'est mis à me caresser, fébrile, ne voulant rien perdre et n'épargnant que l'entrée promise. Il s'arrêtait prudent aux deuxièmes petits volets et se mettait à les titiller. Comme par enchantement, sa caresse devenait savante et ses doigts me guidaient à leur tour. J'en étais surprise autant que lui. Taquinant mon prépuce, parfois au bord, parfois en moi, il avait commencé à m'enfourir dans une montée des eaux inconnue. Bientôt nous n'étions qu'un seul être, relié par sa main sous moi. Au moment où mes spasmes ont jailli, il a éclaté en sanglots et mon cri s'est fondu dans ses larmes. J'ai joui par ses doigts, doux comme la soie. Nous étions mouillés de moi et de nos sueurs. Il m'a embrassée au sommet de nos souffles accouplés et en sombrant je me suis lovée à son corps brûlant et humide. C'est à ce moment là qu'il m'a nappée de son liquide chaud, gouttant sur mes cuisses, puis m'a serrée contre lui, au comble d'une joie jamais vécue.

(Un silence)

B : Il t'a acceptée.

A : Oui.

B : Il t'a toujours aimée comme ça ?

A : Oui.

B : Pourquoi il t'a laissée partir ?

A : Pour mon bien et celui de notre petit. Il sait qu'il n'a pas le choix. *(B se lève, va à la cuisine et revient avec une bouteille d'alcool et un verre rempli de glaçon)* Il a compris ce que je risque si j'accouche là-bas. Nura lui a expliqué.

B : *(elle se sert à boire)* Et jusqu'à votre mariage, vous... ?

A : Oui.

B : C'est bien... *(elle boit)*

A : Les jours et les mois qui ont suivi, nous avons continué à nous donner du plaisir comme nous l'avions fait à la source. Il aimait beaucoup. Moi aussi.

B : Nura lui a expliqué ?

A : Plus tard, je l'ai fait. Je lui ai dit que ce que nous avons découvert ensemble était dans le corps de toutes les femmes. Que le plaisir pour la femme n'était pas seulement dans la pénétration. Il m'a répondu que pour lui non plus.

B : Il t'a fait promettre de ne le dire à personne.

A : Oui. Après quelques jours, il est venu me dire qu'il avait ressenti une excitation très forte en me faisant jouir sans me pénétrer, mais que ça lui posait une question.

B : Il se demandait si tu faisais ça seule ?

A : Oui.

B : Tu lui as dit que oui, mais qu'avec lui c'était beaucoup mieux.

A : *(elle acquiesce)* Il se demandait du coup si ce n'était pas un plaisir défendu.

B : Quand il se masturbait il se le demandait aussi ?

A : *(elle sourit)* Il m'a répondu...

B : ...que ce n'était pas pareil pour les hommes. Que les hommes avaient besoin d'éjaculer leur semence... et tu lui as répondu quoi ?

A : Rien. J'ai posé ma main sur son sexe, il a fait la même chose avec la sienne et nous nous sommes embrassés... pour commencer.

B : C'était une belle réponse. *(elle soupire)* Un jour tu lui diras que le plaisir n'est pas un besoin, mais un don de l'existence...
(Un silence)

A : Tu bois de l'alcool ?

B : *(esquivant)* Tu veux encore un peu de tisane ?

A : Merci, oui.

B : Je vais réchauffer de l'eau, celle-ci est tiède. *(elle se lève pour aller à la cuisine)*

A : Demain tu passeras tôt ?

B : Oui. Tu es fatiguée ?

A : Non, ça va. *(elle touche son ventre)* Je l'entends bouger à nouveau. C'est bon... ça faisait deux jours qu'il faisait le poisson mort.

B : *(revenant de la cuisine avec l'eau chaude)* Un peu comme toi. *(elle sert la tisane à Adama)*

A : *(prenant la tisane)* Merci. Quand Akan pose sa main ici, il le sent et il répond par un petit coup. Quand je le fais, il ne réagit pas pareil.

B : Ah non ?

A : Non. Quand c'est moi on dirait qu'il répond par une caresse... J'ai promis à Akan de lui donner des nouvelles... ce ne sera pas facile *(B se lève et va prendre son téléphone portable dans son sac)* Demain on pourra peut-être s'arrêter à un poste de...

B : *(lui tendant son portable)* Demain est un autre jour.

A : *(son visage s'irradie)* Oh... vous... *(puis se ravise)* Non. Vous faites trop de choses pour moi... je...

B : Ne fais pas de manières. On achètera une carte pour le tien demain. Tu me rembourseras, si tu y tiens.

(Adama, sourit, elle prend le portable et compose le numéro.

Après quelques secondes, à l'autre bout du monde, quelqu'un décroche. C'est Akan. Elle s'éclaire de joie et se met à lui parler dans sa langue. Leur conversation est rythmée, émue, fébrile, au bout d'un moment, elle raccroche)

A : *(rendant le portable à B)* Il ne vous connaît pas, mais vous bénit.

B : Comme il y va !

A : Pourquoi vous buvez ? *(elle fait mine de se mettre à tousser)*

B : Parce que l'homme que j'aime vient de mourir. *(Adama tousse)* Et ce n'est pas la peine de tousser. Tu es indiscreète et tu vas finir par t'étouffer (...).

A : *(elle s'arrête net)* Pardon.

B : C'est bon. *(silence)* Nous nous étions quittés avant. *(elle se ressert à boire)*

A : Nura ne m'a rien dit.

B : Elle ne l'a pas connu.

A : Il était...?

B : Malade. Il est mort d'un myélome virulent. Un cancer des os.

A : Il était vieux... euh. Il avait votre âge ? Euh... je veux dire...

B : Non. Il avait dix ans de moins.

(Un silence)

A : Ah... ?

B : Oui. Nous faisons l'amour comme si c'était à chaque fois la première. Puis, nous refaisons le monde comme si c'était la dernière. Son odeur corporelle avait un effet instantané sur l'activation de mes gonades. Sa passion pour le cunnilingus égalait la mienne pour la fellation et à chaque fois que ça nous prenait nous nous enchâssions comme les branches d'un chêne. Il avait les yeux verts et des cheveux noir-geai. Type eurasién.

Un mètre quatre vingt de douceur et une queue de cheval. Là.

(elle indique où)

A : Le cunni...

B : ...lingus. C'est si Akan au lieu des doigts, utilisait sa langue

(elle la regarde) et la fellation c'est quand tu... *(elle la regarde)*

tu feras... pareil avec lui.

A : Ah. Et vous...

B : Nous parlions de tout. Nous n'étions d'accord sur rien et

nous nous séparions juste avant que nous ne nous manquions de respect. Puis nous recommencions. Nous ne buvions que du vin.

Du bon. Beaucoup. Il me manque.

A : On ne dirait pas.

B : Je suis sous anxiolytiques depuis un an... *(un temps)* des médicaments pour repousser les idées noires... une surtout... ça m'a aidé...

A : Quelle idée noire ?

B : Que sa mort était ma punition.

A : Punition ?

B : Oui. *(un temps, elle termine son verre)* Je serai là à huit heures tapantes. *(elle se lève pour aller le déposer à la cuisine)*

S'il te manque quelque chose de précis fais une liste. Une bonne nuit. *(elle l'embrasse en disant)* Tu peux recommencer à me

tutoyer, si tu veux, j'aimais bien (*elle sort, Adama reste bouche-
bée*).

4. La dame blanche

Fin de journée. Elles entrent dans l'appartement, elles ont des sacs de courses, la lumière est nacrée

A : Quatre mois... je ne pensais pas... ça me semble... et pourtant... tu crois que... qu'ils ont vu...

B : Ils savent ce qu'ils disent. *(elle se dirige à la cuisine pour y déposer les courses, elle lui répond à la cantonade)* Tu peux leur faire confiance. Comment s'est passé la prise de sang ?

A : *(se dirigeant vers la salle de bain pour y déposer d'autres courses)* Bien. J'ai dû me coucher. J'ai eu la tête lourde, puis... Je me suis relevée trop vite et paf ! Elles m'ont dit que c'était normal...

B : *(revenant de la cuisine)* Ça c'est vrai. Et tu te sens ?

A : *(revenant de la salle de bain, elle s'assied sur l'unique chaise et enlève ses chaussures)* Bien.

B : J'ai demandé le test d'HIV.

A : Le... ?

B : Le test pour le sid...

A : Ah, oui.

B : Tu en as fait un récemment ?

A : Non.

B : Il y a longtemps ?

A : *(timidement)* Non. Je ne l'ai jamais... *(elle se bloque)*

B : D'accord. Bon et bien, raison de plus pour vérifier.

A : Oui.

(Un silence)

B : Tu as déjà pensé à un prénom ?

A : Awa.

B : C'est beau.

A : Ça veut dire Eve... *(elle se lève et va chercher quelque chose dans ses affaires, elle sort d'une enveloppe froissée un billet d'euros qu'elle tend à B)* Merci.

B : Euh... oui. C'est comme tu veux. *(elle prend le billet et se dirige vers son sac, elle sort son portefeuille, y dépose le billet et en ressort d'autres billets et de la monnaie qu'elle donne à A)*

A : *(prenant l'argent et le regardant)* Mais... tu me rends beaucoup trop.

B : Je te rends sur le prix de ta carte de Gsm.

A : Et le reste ?

B : *(lui tendant son portable)* Je te propose d'appeler Akan avec le mien. Tu épuiserai ta carte avant d'avoir pu lui dire quoi que ce soit.

A : *(elle soupire)* Je ne pourrais jamais te rendre tout ça.

B : Ah bon ? Pourquoi ?

A : *(elle y réfléchit sincèrement puis sourit)* D'accord, alors je tiens les comptes *(elle sort un Bic, un bout de papier, se rassied et écrit)*

B : J'y compte bien ! *(le lui tendant)* Tu peux même garder les tickets, si tu veux.

A : *(le prenant)* Parfait.

(B repart ranger les courses à la cuisine, A termine d'écrire, puis se lève, prend le portable de B et compose le numéro, elle n'a pas tout de suite la communication, elle réessaye, Akan décroche, elle parle dans sa langue, elle est émue, elle prononce « Awa ». Au bout de quelques phrases, elle se met à parler avec une autre personne qu'Akan vient de lui passer, B revient de la cuisine, après quelques instants, A retire le portable de son oreille et dit à B)

A : C'est Nura, elle voudrait te... elle demande si tu veux bien lui parler *(elle lui tend timidement le portable).*

B : *(elle s'immobilise, elle regarde A, puis regarde le portable, un temps, enfin elle le prend et le porte à son oreille)* Allo ? *(elle écoute, Nura parle, au bout d'un moment elle sourit et s'assied sur la chaise)* Oui... *(elle écoute un long moment, puis)* Oui... *(elle écoute encore un moment, tout à coup, son visage s'assombrit, ses traits se tendent, ses yeux se noient de larmes, elle les dissimule tant bien que mal, se lève, fait quelques pas,*

va prendre un mouchoir, se mouche, se rassoit et après un long moment où elle écoute) Oui... Oui, moi aussi. (elle se lève et rend le portable à Adama qui dit encore quelques mots, puis raccroche. Un long temps) Elle a une bonne voix. (un temps) Je suis... Je suis là. Je ne peux pas imaginer ta souffrance... ni la sienne. Katoucha était...

A : On ne peut pas l'imaginer.

B : Non.

A : Ma sœur aimée au sexe recousu qui explose sous la poussée de la petite tête qui la tue et dans un bain de sang se vide de sa vie, en la voulant mettre au monde. Ma Katoucha aimée, hurlant à la mort, tuée par son premier bébé, sa première et dernière petite fille qui à peine sortie d'elle entre dans la mort et en naissant la tue et meurt dans les bras de maman Nura qui ne veut plus recommencer. Maman Nura qui pleure le fruit de sa vie à qui elle a donné la mort.

(Un long silence)

B : *(en repartant à la cuisine)* Il faut que tu manges.

A : Je viens t'aider...

B : *(à la cantonade)* Je déteste ça !

(A reste cloué sur place. Un temps. Elle range ses affaires, puis s'assied par terre. B reparait avec un plateau de salade, du pain, les assiettes, les couverts, les verres et une carafe d'eau)

B : *(posant le plateau par terre et s'asseyant par terre à côté de A)* À part tout le reste il ne nous manque rien. J'ai mis des graines de courge, tu aimes ? *(elle sert A)*

A : Oui.

B : *(elle se sert)* C'est bon pour plein de choses ? *(elle commence à manger, puis voit que A ne mange pas)* Tu n'as pas faim ?

A : Si.

B : Alors pourquoi, tu ne...

A : Je voulais te dire... *(elle s'arrête)*

B : Oui ?

A : Merci.

B : Tu me l'as dit. *(A se met à manger, B sert de l'eau, elles mangent un moment en silence, puis)* Demain j'irai chercher les résultats de tes examens.

A : Pourquoi tu n'as pas eu d'enfants ?

B : Je n'en ai pas voulu.

A : Pourquoi ?

B : Je les soigne.

A : Ça ne t'a pas donné envie ?

B : *(elle sourit)* C'est le monde qui ne m'a pas donné envie.

A : Le monde ? Quel monde ?

B : Celui où nous vivons... et que nous construisons.

A : Construisons ?

B : Oui. Tout ce que nous faisons autour de nous. Ce que nous acceptons, le système dans lequel nous fonctionnons.

A : Tu crois que nous le construisons ?

B : Oui.

A : Et il ne t'a pas donné envie ?

B : Non.

A : Ah...

B : Tu as mis au monde Awa pourquoi ?

A : Pour qu'elle soit la première petite femme, au village, née d'une maman non mutilée. Akan et moi nous ferons pareil avec elle et... avec ses petites sœurs.

(Un silence)

B : C'est une belle raison.

A : Pourtant elle viendra au monde dans ce monde.

B : Oui.

(Un silence)

A : Pourquoi tu as tout vidé ici ?

B : *(en boutade)* Je squat... *(elle change de ton)* ou je fais semblant.

A : Squat ?

B : Quand on occupe un logement vide, sans en être ni propriétaire, ni locataire.

A : Ce n'est pas chez toi ici ?

B : Si.

A : Alors c'est moi qui squatte.

B : C'est ce que j'ai cru la première fois que je t'ai vue.

A : Les gens qui squattent vivent ailleurs ?

B : Non, justement, c'est pour ça qu'ils squattent.

A : Ils n'ont pas de maison ?

B : Non.

A : C'est bien que ça existe.

B : Quoi ?

A : Le droit au squat.

B : Mais ça n'existe pas, justement. C'est même puni par la loi.

A : Puni par la loi ?

B : Oui.

A : C'est pour ça que tu voulais appeler la police ?

B : Oui.

A : Mais pourquoi c'est puni, puisque c'est vide ?

B : Parce qu'ils n'ont pas le droit... de... *(son élan s'estompe)*.

A : Ils n'ont pas le droit d'avoir une maison ?

B : *(elle soupire)* Ils devraient.

A : Surtout si celle où ils sont est vide.

(Un silence)

B : Oui. Comme tu dis.

A : Quand je vivais en ville, j'ai rencontré des gens qui n'avaient pas de maison. Ils dormaient dans la rue, dans les parcs ou dans les dortoirs publics. Mais **la plupart des maisons étaient pleines, sauf les ambassades, les appartements et les bureaux gardés par des hommes armés.**

B : Ça devrait être une raison **suffisante** pour **les** occuper.

A : **Dans mon village, il n'y avait** pas des maisons vides.

B : Ici oui. Certains les squattent, d'autres luttent pour le droit au logement, les propriétaires revendiquent le droit de disposer de leur bien comme bon leur semble... et bien sûr on n'a toujours pas trouvé de solution.

A : Vous trouverez.

B : Oui.

A : Tu vas changer de maison ?

B : Oui.

A : Pourquoi ?

B : *(elle réfléchit)* Des souvenirs.

A : Des mauvais ?

B : Non. Des bons. Très. Trop.

A : Alors pourquoi tu veux les quitter ?

B : Pour ne pas... *(la suite de sa pensée lui semble illogique, elle décide de ne pas la terminer)* Il me manque partout ici.

A : Il te manquera partout ailleurs.

B : Oui.

A : Tu habites où ?

B : Chez une amie. Tu as pris mon numéro de portable ?

A : Non.

B : *(elle va le chercher et le lui donne)* Tiens.

A : *(l'inscrivant sur le sien)* Merci. *(silence)* Tu penses que tu n'aimeras plus personne comme tu l'as aimé ?

B : Oui.

A : Tu as dit que vous vous étiez quittés avant ?

B : C'est lui. Il a pensé que ça se passerait mieux si nous étions séparés. Que sa mort nous... que ça ferait moins mal.

A : Et ?

B : Hé non. *(elle se lève pour ramener le plateau à la cuisine)*

A : *(elle s'assied sur la chaise)* Si Akan était mort je ne respirerais plus.

B : *(elle revient de la cuisine avec un verre de vin et une bouteille)* Parfois je me dis que soigner aide à... respirer. En tout cas, ça m'aide de me le dire. *(elle se sert et boit)*

A : Tu soignes les enfants pour... ?

B : Je les aide à grandir.

A : Ça se passe bien ?

B : Ça dépend de chacun d'eux. Avec ceux qui ont envie d'être aidés, oui.

A : Ils n'ont pas tous envie ?

B : Non.

A : Ah... ? Alors qu'est-ce que tu fais ?

B : Je les écoutes. Ils n'ont rien demandé. Ni naître, ni grandir...
et encore moins mourir.

A : Vivre, si. Ils aiment vivre.

B : Vivre ? Ça ne veut rien dire pour eux. Ils aiment jouer, courir,
se cacher, apprendre parfois et se goinfrer de chocolat presque
tout le temps. Et bien sûr chacun à sa façon et très souvent
chacun pour soi. Des petits humains, bien humains. Avec des
goûts, des joies, des peurs et des volontés différentes. Tous. Il
n'y en a pas deux pareils. Même pour les goinfres de chocolat...
Ça te donne une idée de la mêlée d'adultes qu'ils deviendront.

A : Ton homme travaillait avec toi ?

B : Non. Il était ébéniste. *(A ne comprends pas)* Il construisait
des meubles.

A : C'est pour ça que tu les a tous enlevés !?

B : *(elle sourit)* Non. Le seul qu'il a dessiné et fabriqué est
toujours là.

A : Où ça ?

B : Sous tes fesses.

A : *(surprise, tout à coup, elle ne peut s'empêcher de se lever
d'un bond)* Oh pardon !

B : Qu'est-ce que tu fais ?

A : Mais... tu me dis que...

B : Et alors ? C'est une chaise, c'est fait pour s'asseoir.

A : (*s'asseyant par terre*) Tout est bien. J'aime bien par terre.

B : Et moi j'aime bien sa chaise (*en allant s'y asseoir*).

A : Je comprends.

B : Il l'avait appelée « la dame blanche ». Je lui avais dit que c'était nul.

A : Pourquoi ? Ça te va très bien.

B : Un matin, nous étions à la campagne, chez lui. Il y avait un ciel bleu qui nous avait manqué depuis des mois. Je l'entendais travailler dans son atelier. Je me suis levée, j'ai enfilé une robe blanche et je suis descendue. Dehors, le soleil était chaud pour la première fois de l'année. J'ai traversé la cour, pieds nus, je suis entrée dans son atelier... un rayon filtrait par les vitres et figeait la poussière de bois partout dans l'air. Il était nu, accroupis, ses genoux pliés et écartés, ses fesses reposaient sur ses talons. Son dos cerclé de muscles, voûté sur le squelette de chaise auquel il travaillait, perlait de sueur et se contractait au rythme de son effort. Je me suis glissée silencieuse derrière lui, lui ai ceint les épaules immenses, il s'est à peine saisi, sans suspendre son travail. Je l'ai serré contre moi et me suis accroupie derrière lui, pour mieux m'encastrier dans ses formes.

En un geste, je l'ai encerclé de mes bras et tout mon corps s'est aimanté au sien, comme pour le contenir. J'ai eu l'impression que je l'enfantais. Que de moi sortait un centaure, une créature qui me prolongeait. Ma robe blanche épongeait sa sueur. J'avais posé ma tête sur sa nuque, à la droite de sa natte noire, le long de son omoplate. Mon oreille enfoncée à la jointure de ses cervicales et de sa cage thoracique m'amplifiait son souffle et le tambour de son cœur. J'entendais toute son âme respirer. Pour mieux l'enlacer, je me suis ouverte davantage et tout mon corps s'est déployé. Je me sentais vaste comme un vent l'entourant, mon ventre collé à ses lombaires, mon sexe serti entre ses reins, humide de plaisir. Et voilà que je me contractai et me relâchai suivant son mouvement. Nous étions à l'unisson. Il était haletant, offert et pourtant rivé à son ouvrage (...). Glissant dans une caresse langoureuse le long de ses côtes, frôlant son ventre, mes mains se sont posées sur son sexe et l'ont enrobé. Jumelles, elles ont décalotté sa verge, parcouru les contours du membre gorgé et lissé toute la peau précieuse, il a commencé à durcir et à se dresser, tandis que mon ventre et mes reins ondulaient en saccades régulières contre les siens. Ainsi imbriqués, nous avons haleté, retenant souffle et chute, jusqu'à l'apnée. Ensemble, nous avons explosé en miels chauds venant de nos corps fondus. Quand nous avons refait surface, ses sanglots m'ont appelée. J'ai

voulu le retourner, il résistait. Je me suis laissée tomber m'insinuant devant lui. Il pleurait à chaudes larmes. Nous avons parlé. *(un silence)* Il venait d'apprendre de quoi il allait mourir et quand. Son émotion m'a noyée. À mon tour de résister. Mes larmes ravalées, je me suis mise à le lécher partout, comme pour mieux lui faire entendre que ça nous arriverait à tous. Qu'avant ça, il fallait qu'il invente, qu'il travaille, qu'il dessine, qu'il polisse, qu'il ponce, qu'il visse, qu'il rive, qu'il rêve et qu'il cloue les plus beaux meubles du monde. Qu'il pouvait ajouter son œuvre à celle du ciel qui naît et meurt chaque jour, parce que je l'attendais. C'est la chaise qu'il a fabriquée ce matin-là. Quand je m'y assieds, son âme fouille la mienne comme la langue d'un ange.

(Un silence)

A : Elle te va bien.

B : *(elle se ressert à boire)* Je suis... *(elle hésite)* pardon.

A : De quoi ?

B : ... j'ai été un peu... détaillée.

A : Merci.

(Un silence)

B : Tu as raison, partout où j'emmènerai cette chaise, il... *(elle boit et sourit)* Nura m'a fait promettre de... que tu dormirais. Je vais chauffer de l'eau pour ta tisane.

A : Non. Je le ferai. Rentre. Tu as eu une longue journée. Je te remercie de m'en avoir fait cadeau. À demain.

B : *(elle termine son verre, se lève, pour aller le déposer à la cuisine ainsi que la bouteille, A l'arrête)*

A : Laisse.

B : *(elle se rhabille et l'embrasse)* Nura m'a dit que tu avais de la chance...

A : Elle aussi.

(B sort)

5. La montée des eaux

La nuit. On entend la clé dans la serrure, B entre précipitamment et allume la lumière. L'appartement est vide, elle cherche A, elle est très inquiète, elle court à la salle de bain, on entend des bruits, des gémissements, on imagine qu'elle la trouve par terre, la ramasse, fait couler de l'eau et la rafraîchit. Après quelques minutes elles reparaissent toutes les deux. B porte A qui marche difficilement et l'assied sur la chaise. A a très mal au ventre

B : Ça a commencé quand ?

A : *(se tordant de douleur)* Je ne sais pas... une heure, je crois.
(B se précipite sur les affaires de A et prépare un sac avec des effets personnels)

B : *(tout en s'affairant)* Tu vas lui dire de se calmer... Tu respire... d'abord tu respire et tu lui dis de se calmer... tu lui dis que c'est trop tôt, beaucoup trop tôt... elle a le feu au cul ou quoi ?... et surtout que c'est trop tard pour revenir en arrière tu lui dis... tu lui dis que nous l'attendons... à l'heure, si possible... que nous avons besoin d'elle... vivante, si possible et à l'heure !

(B a terminé, elle enfle un par-dessus à A et fait de même, elle l'aide à se lever et, tout en la soutenant, l'emmène vers la sortie. Elles disparaissent)

6. Le secret

Le crépuscule. Il y a un matelas par terre et une étagère sur laquelle sont rangés quelques vêtements. A termine de passer l'aspirateur. Pour la première fois, on aperçoit son ventre rond. Tout à coup, elle entend un bruit de clés dans la serrure. Elle éteint aussitôt l'aspirateur, se jette sur le matelas et fait semblant de lire. B entre

B : Qu'est-ce que tu fais ?

A : *(candide)* Moi ? Je lis...

B : Tu ne m'écoutes pas.

A : Si.

B : Je ne veux pas te voir faire ça ici.

A : Tu ne m'a jamais vue.

B : *(souponneuse mi-agacée, mi-amusée)* C'est malin. Tu risques de la perdre. Tu le sais.

A : Elle s'est bien accrochée. Elle me l'a dit.

B : Et le médecin il t'a dit quoi ?

A : Que je devais « me ménager ».

B : C'est ça... et tu as compris que tu devais faire le ménage ?

A : Oui, pourquoi, ce n'est pas ça ?

B : Tu fais l'idiot ?

A : Un peu.

B : Tu fais ce que tu veux, mais tu m'écoutes !

A : Toi aussi.

B : Ça veut dire ?

A : Arrête de vivre dans le passé.

B : Quel passé ?

A : Pourquoi tu as ramené l'aspirateur si tu ne veux pas que je m'en serve ? Ce n'est pas parce que ça te rappelle de mauvais souvenirs que je dois vivre dans la crasse.

(Un silence)

B : Comment tu te sens ?

A : Très bien.

B : *(lui montrant un sachet de médicaments)* Ton fer, tes oligoéléments et tes vitamines. La posologie est sur la boîte. Tu veux que je les dépose dans la salle de bain ?

A : *(acquiesçant)* Merci. *(B s'exécute)* C'est quoi la posologie ?

B : *(en revenant)* Combien tu dois en prendre et quand. Voilà le ticket... *(elle le lui tend)*

A : *(le prenant et le mettant dans ses affaires)* Merci beaucoup.

(Un temps)

B : *(elle se laisse glisser dans la chaise)* Tu m'as fait peur.

A : C'est elle. C'est Awa.

B : Qu'est-ce qu'il lui a pris ?

A : Elle pense que... que nous attendons trop d'elle. Elle a peur.

B : Qu'est-ce que tu dis ?

A : Elle a peur.

B : Mais...

A : Tu dois savoir... Elle n'a rien demandé. Elle voudrait venir pour rire et pour jouer.

B : Elle rira et jouera.

A : Tu crois ?

B : Oui.

A : Comme les autres ?

B : Comme les autres.

A : Elle naîtra autrement pourtant.

B : Nous naissons tous autrement. Et nous l'oublions tous.

A : Il faudra qu'elle oublie.

B : Elle oubliera.

A : Tout le village lui rappellera.

B : Vous serez là. C'est dans votre sourire que tout le village verra que c'est possible. Si vous souriez, Awa vous imitera, comme le font tous les enfants du monde. Elle sourira.

A : Comme tous les enfants du monde...

B : Oui. Elle n'a ni plus ni moins peur que toi. Tu es sa mère.
La tienne n'a pu le faire pour toi. Tu le feras pour ta fille.

A : Ma mère... ô ma mère...

(Un temps)

B : *(de but en blanc)* Nura s'est dénoncée seule. Elle s'est livrée d'elle-même à la police. *(elle respire profondément)*

A : Quoi ?

B : Elle s'est dénoncée parce qu'il n'y avait pas d'autre solution.

A : Comment ça ?

B : L'autre jour au téléphone elle m'a dit qu'il était temps que tu saches.

A : Pourquoi ?

B : Elle était prête à changer, mais les parents d'ici lui demandaient de continuer d'exciser leurs filles. En se livrant, elle a pensé qu'elle se sauverait. Elle a eu raison.

(Un silence)

A : Maman...

B : En se dénonçant elle m'a mise à l'abri de tout. Le juge en a tenu compte. Ce qu'elle a fait nous a rapprochées pour toujours. Je lui avais promis... Aujourd'hui tu es là et tu portes Awa... j'ai promis à Nura qu'elle naîtra dans le sang et les cris, qu'elle l'oubliera et qu'elle rira, comme tous les enfants du monde...

(B est émue. Ses larmes sourdent, silencieuses. A s'approche d'elle, la prend délicatement dans ses bras et la couche sur ses genoux. Elle lui chante un chant ancien et la berce légèrement)

7. La leçon de patience

L'aube peu à peu

A : J'ai mis du temps à comprendre ce que Katoucha avait fait pour moi. Un jour je l'ai bénie. Aujourd'hui, je bénis Nura qui m'a menée à toi.

B : Tout est à recommencer.

A : Nous recommencerons.

B : Je ne suis pas sûre d'avoir la force.

A : Je suis là.

B : Ici l'homme a fait des lois qui punissent. Rien ne sera plus comme avant.

A : C'est pour mieux faire comprendre à chacun que...

B : Les lois ne sont pas faites pour faire comprendre... Elles punissent, c'est tout.

A : Il faut peut-être passer par là pour...

B : Pour barrer la route, sans doute. Pourtant, une fois la route barrée, tout reste à faire et comprendre n'est pas plus facile.

Comprendre devrait se faire avant la loi. Comprendre suppose qu'on informe, qu'on débâte... pour admettre d'autres modes de pensée, d'autres comportements, les accepter... ensemble... Ici un grand sage a dit que la liberté de chacun s'arrête où commence celle de l'autre... c'est ça grandir ensemble.

A : Quand tu parles comme ça tu ressembles à Nura.

B : Mais l'homme vit dans la peur... il tente la bonne voie, puis sa peur l'emporte. Il ne peut s'empêcher d'avancer sans les lois qui punissent. Alors tout en barrant la route, il se plaint de faire du surplace. Et par peur il s'embourbe sans fin. La loi appelle la transgression ou la clandestinité et la faute impose de nouvelles sanctions... à l'infini. Le chien de l'homme se mord la queue. (*un silence*) Avec Nura, nous leur racontions une histoire, pour les aider à comprendre...

A : La traversée du fleuve ?

B : (*comme un souvenir*) Oui... la traversée du fleuve.

(*Un temps*)

A : Ils étaient toujours plus nombreux à vouloir atteindre l'autre rive. La barque qui les y menait était bondée et chancelait sur les eaux tumultueuses. Elle risquait de faire naufrage à tout moment. Pour se sentir en sécurité, ils avaient le réflexe de se tenir debout. Le fait de voir l'autre rive les rassurait. Mais se tenant debout, ils se cachaient la vue l'un l'autre. Ils n'avaient d'autre

solution que de changer de position pour la voir. En bougeant ils déséquilibraient la barque qui se mettait à basculer dangereusement. Leur panique les piégeait, dans un désordre pitoyable, ils s'agrippaient les uns aux autres. La barque vacillait puis capotait. Ils sombraient avec elle et la plupart disparaissaient dans les tourbillons et les remous des flots. Les familles pleuraient les disparus, puis les commémoraient ou les oubliaient. À la nouvelle saison, une autre traversée se préparait. Les hommes construisaient une nouvelle embarcation, plus large et plus stable. Ils étaient confiants et espéraient toujours qu'elle les mènerait sur l'autre rive. À nouveau, au milieu des flots, la barque, surchargée, vacillait à faire peur et menaçait de sombrer. Un jour, réprimant la panique et renonçant à la vue de l'autre rive, au milieu du fleuve démonté, l'un des hommes, s'est assis et la barque s'est rajustée d'emblée. Le constatant, il a encouragé ses frères à l'imiter et voilà qu'au lieu de céder aux vieux réflexes, les hommes cette fois se parlent, s'écoutent et risquent ensemble de changer de comportement. Ils s'asseyent, tous, l'un après l'autre. Ne se cachant plus la vue de la rive, tous assis, ils équilibrent le bateau, chacun à sa place, respectant celle de l'autre. Ainsi glissant sur les flots et résistant à leur violence, l'embarcation rejoint l'autre rive, chargée de ses premiers passagers sains et saufs.

B : Avec Nura nous la racontions pour regagner la confiance des familles, quand nous l'avions perdue. Elle nous servait à leur faire entendre qu'il était nécessaire qu'ils acceptent de changer tous ensemble, au même moment, ensemble. Quand Nura et moi la racontions, ils nous écoutaient, les yeux grands ouverts, comme s'ils la vivaient. Quand nous avions fini, nous en parlions. Ils se rendaient compte d'à quel point l'histoire les concernait, certains se demandaient même s'ils ne l'avaient pas déjà entendue... Nous leur demandions s'ils s'imaginaient un jour être les premiers passagers capables de s'asseoir dans la barque. Capables d'accepter de faire évoluer une coutume dangereuse vers une cérémonie sans danger pour les fillettes et les femmes. À ce moment-là, leurs regards s'assombrissaient : si eux changeaient, qui garantirait à leurs filles de trouver un mari au-delà de leur communauté ? Malgré les tabous, nous parvenions à dialoguer, sans les obliger à penser autrement. Nous abordions la question des droits humains. Ils comprenaient que leur émancipation dépendait de la mise en pratique de ces droits. Au bout de plusieurs mois, ils commençaient à comprendre, mais tous se demandaient, inquiets, s'ils pouvaient permettre à leurs filles de regagner leur pays, sans craindre qu'elles soient excisées, une fois là-bas. Nous leur répondions que quelque chose était en

train de changer au pays qui allait dans le même sens... et qu'ils pouvaient en être les précurseurs, ici. Jusqu'au jour où...

A : *(tout à coup)* Attend ! *(un temps, elle prend son souffle)*

C'était un cas isolé. Fatou était un cas isolé... Il aurait pu ne pas... faire sombrer la barque.

B : Elle a sombré et nous nous sommes noyées. Nura, moi, les filles, les femmes, les familles entières, tous...

A : Vous auriez pu compter sur les chefs de villages, les sages, les médias ...

B : C'est ça... Et leur demander de déclarer publiquement que la grand-mère de Fatou n'était pas prête à abandonner la pratique. Qu'elle n'avait pas pu renoncer à « initier » sa petite fille, de crainte de l'exclure de sa communauté et de la rendre malheureuse pour la vie. C'est ça ? Mais qu'il s'agissait d'un seul cas, ne pouvant modifier la grande évolution en cours. C'est ça ? Nous aurions pu insister sur le fait que bientôt les communautés renonçant à la pratique seraient en majorité et par la même pression sociale avec laquelle elles l'avaient entretenue, elles l'auraient abandonnée. C'est ça ? Nous avons fait tout ça. Nous l'avons fait... et pourtant... nous avons... sombré. Il a suffit d'un seul cas... qu'un seul se lève pour déséquilibrer toute la barque... au retour de Fatou ici, son père a demandé le même traitement pour sa fille aînée... et... Nura, ta mère a...

A : *(pressant ce qu'elle va dire)* Non... Elle m'a dit qu'elle...

B : N'a pas pu faire autrement.

A : *(elle baisse la tête, troublée et entame une sorte de litanie incantatoire)* Oh... Maman Nura... Oh Maman qui a coupé, saigné, recousu. Et encore coupé, saigné, recousu...

B : Elle ne t'a rien dit parce qu'elle ne veut pas que tu te décourages. Mais elle veut que tu saches...

(Un temps)

A : Elle m'a envoyée... pour que je mette au monde Awa dans tes bras. Akan nous présentera l'une et l'autre au village et aux sages. Il racontera notre amour... Nous remonterons dans la barque, elle ne sombrera plus. Nura nous attend sur l'autre rive... elle n'est plus seule grâce à... à toi.

B : C'est de toi qu'elle a besoin. Elle a besoin que tu refasses le voyage avec tous ceux qui attendent de traverser le fleuve... Sur l'autre rive des hommes et des femmes t'aideront, je crois... Il y a du travail pour faire assoir dans la barque tout un peuple qui veut changer... et Akan et toi vous avez besoin d'Awa... il faut qu'elle...

A : *(elle pose un doigt sur ses lèvres)* Chut... Je crois que...

(elle touche son ventre) je crois qu'elle veut bien... Je crois qu'elle a... moins peur ? Je crois...

(Un temps, A caresse son ventre et lui parle dans sa langue, B respire profondément, puis regarde A comme elle ne l'a jamais fait, elle la prend délicatement dans ses bras et la couche sur ses genoux. Les deux femmes chantent un chant ancien et se bercent doucement, jusqu'au noir)

FIN

Bruxelles, 31 juillet 2008 ; Bruxelles, 21 décembre 2008 ou pas

Remerciements :

Babetida Sadjo, Awa Sene Sarr, Helena ter Ellen, Florence Crick, Catherine Papier, Françoise Deville, Martine Labie, Céline Verbrouck, Vincent De Cat, Pierre-André Itin, Guy Theunissen, Jacques Zenner et tous leurs amis, ...

Sources :

Wikipédia :

Excision ; Mutilations génitales féminines

Gams :

Groupement d'hommes et de femmes africains et européens pour l'Abolition des Mutilations Sexuelles féminines ; Rue de Brialmont 11 1210 Bruxelles, www.gams.be

Unicef :

Childinfo_org Statistics by Area - Female Genital Mutilation-Cutting – Resources

fgmc_Coordinated_Strategy_to_Abandon_FGMC__in_One_Generation_fren.pdf

fgmc_FrenchFGMCDakar[2]

fgmc_INNOCENTIDIGESTfgm_french

